

— QUELLES URBATOPIES POUR LE 21ÈME SIÈCLE ?

Jean Haëntjens

Urbatopie (conseil en stratégies urbaines)

Courriel :

j.haentjens@wanadoo.fr

RÉSUMÉ

Les villes se trouvent désormais en première ligne pour gérer les grands défis – écologiques, économiques, sociaux – de notre temps. Les solutions techniques sont disponibles (énergies renouvelables, systèmes de mobilité, applications numériques). Ce qui fait défaut c'est notre capacité à « repenser les villes », à « projeter de la pensée » dans la fabrique urbaine.

L'auteur rappelle le processus qui a permis aux pensées utopiques du 19^{ème} siècle de se projeter dans les formes urbaines du 20^{ème} siècle et explique pourquoi ce processus ne peut plus fonctionner : multiplicité des objectifs visés, télescopage de l'ambition écologique avec d'autres thèmes utopiques (salut par le numérique, hypermobilité, hédonisme), nécessité de « faire partager » les visions par un grand nombre d'acteurs, obligation de les adapter à des contextes.

À la démarche descendante de « projection de pensée » il faut donc substituer une démarche interactive, déployant le principe d'un tissage permanent entre innovations urbaines (urbatopies) et des principes plus généraux.

MOTS-CLÉS

Urbatopies, utopies urbaines, visions urbanistiques, modèles urbains.

ABSTRACT

Cities are now in the front line to meet the big challenges of our times. Technological solutions are on the table. What is lacking, it is our ability to rethink cities, our capacity to through some new ideas in urban planning.

The author reminds us the process which lead from utopians of the early XIXst century to the urban choices of the XXst and explains why this process cannot work any more. The paradigm or the sustainable city aims at too many purposes. It is in competition with others desires or utopias (hyper mobility, smart city, hedonism). Moreover, the visions of new cities have to be shared with many stake holders.

The top-down way of thiking the cities – from theories to buildings – have to be replaced by an interactive approach, where visions are the products of a permanent weaving between urban innovations (urbatopias) and general principles.

KEYWORDS

Urbatopias, urban utopias, urban visions, urban models.

—

L'idée qu'il faut « repenser les villes » pour leur permettre de répondre aux défis du 21^{ème} siècle, dont celui du climat, est aujourd'hui largement admise (Theys, 2014). Elle ne suffit cependant pas à produire une pensée. Repenser les villes, ce n'est pas seulement poser des principes, c'est aussi proposer des visions, des images et des formes urbaines rendant ces principes désirables et réalisables. Si fabriquer la ville consiste bien, comme l'affirment Thierry Paquot et Michel Lussaut, à « projeter de la pensée dans la morphologie et les structures » (Lussaut et Levy, 2003), force est de constater que ce processus de projection est aujourd'hui doublement mis en défaut : le principe même de la projection, de type « top down », est de moins en moins accepté. Le constat d'un déficit de pensées sur la ville est de plus en plus partagé.

— LA PROJECTION DE PENSÉE DANS LA FABRIQUE URBAINE AUX 19^{ÈME} ET 20^{ÈME} SIÈCLES

Rappelons d'abord que l'invention de nouveaux modèles urbains s'est presque toujours jouée sur la conjonction de trois types de facteurs ; des défis (militaires, économiques, sociaux, sanitaires, logistiques, écologiques...), des solutions (techniques, urbanistiques, politiques), et des visions portées par une partie du corps social.

La rénovation de Paris par le préfet Haussmann – qui fut un modèle pour de nombreuses villes européennes au 19^{ème} siècle - a ainsi été provoquée par une accumulation de crises (émeutes urbaines, misère sociale, choléra, etc.), par les premiers apports techniques de la révolution industrielle mais aussi par la vision d'un « empereur socialiste »¹ résonnant avec les aspirations d'une bourgeoisie montante.

Le même processus de « projection » a été observé par Françoise Choay pour l'urbanisme du 20^{ème} siècle (Choay, 1979). Si celui-ci a été porté par une croissance très rapide de la population urbaine et l'arrivée de nouvelles techniques de construction (le béton, la charpente métallique) et de mobilité (l'automobile, l'ascenseur), il a aussi été conduit par trois courants de « pensées sur la ville » : le fonctionnalisme, théorisé par la Charte d'Athènes, le concept de cités jardins proposé par Ebenezer Howard, et le culturalisme, formulé par des auteurs comme Camillo Sitte ou William Morris.

Ces courants (ou visions de cités idéales) ont inspiré chacun des formes urbaines – les quartiers d'affaires, les grands ensembles, les lotissements pavillonnaires, la rénovation des quartiers historiques – qui constituent, encore

1 Ainsi se définissait lui-même Napoléon III, qui était un grand lecteur des utopistes.

aujourd'hui, l'essentiel de notre production urbanistique.

Or ces courants de pensée, formulés entre 1880 et 1920, ont eux-mêmes été inspirés par les visions d'utopistes comme Charles Fourier, Robert Owen, Étienne Cabet ou Henry David Thoreau, produites dans la première moitié du 19^{ème} siècle! Partant du même constat d'une crise sociale et urbaine dramatique, ces utopistes ont progressivement divergé dans le choix des réponses. Les progressistes (Charles Fourier, Robert Owen ou Jean Baptiste Godin) ont privilégié l'invention de nouvelles formes urbaines accompagnant l'essor de l'industrie et utilisant à plein le progrès technique. Les culturalistes (William Morris, Camillo Sitte) ont défendu l'idée de maintenir les liens sociaux qui s'étaient spontanément tissés dans les villes et les villages traditionnels. Les naturalistes (Henry David Thoreau, Ralph Emerson), majoritaires en Amérique du Nord, ont proposé la fuite des villes et le retour à des formes urbaines quasi-villageoises.

Le processus de projection qui est parti de leurs idées pour aboutir à des théories urbanistiques puis à des formes urbaines construites possède donc une forte traçabilité (figure 1).

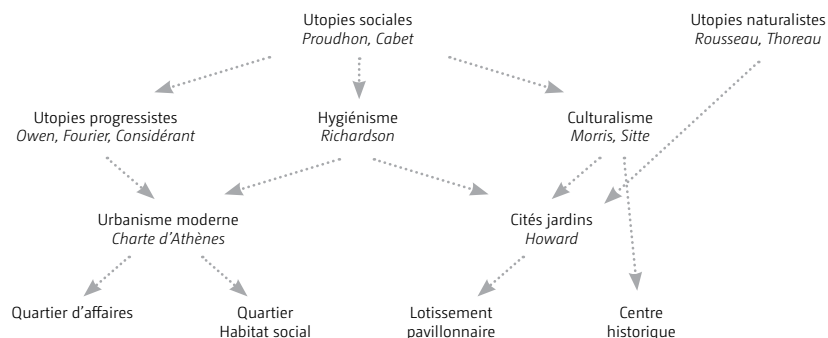


Figure 1 : Filiation entre pensées utopiques, théories urbanistiques, et formes urbaines. (réalisation : auteur, d'après Choay, 1979)

LE RÔLE DE L'UTOPIE DANS LA CHAÎNE DE « PROJECTION DE PENSÉE »

L'analyse de Françoise Choay éclaire aussi le contenu et le rôle des différentes pensées qui se combinent dans le processus de projection. Celles-ci prennent en compte les données sociales et techniques d'une époque mais y ajoutent presque toujours d'autres dimensions, qui sont de l'ordre de l'esthétique, de l'imaginaire, du culturel ou du système de valeur. Le processus de projection déploie ainsi successivement :

- des pensées critiques dressant le constat de dysfonctionnements graves dans les systèmes urbains existants, et proposant des principes généraux pour les régler (le Progrès, la Technique, la Nature, la Solidarité, le Partage, la Culture),
- des pensées utopiques qui, développant ces principes généraux, décrivent, avec un certain niveau de détail, d'autres sociétés et cités possibles,
- des théories urbanistiques qui, s'inspirant des utopies de papier mais y ajoutant des considérations techniques, proposent des modèles urbains réalisables,
- des pensées politiques et techniques adaptant ces modèles à des réalités historiques (la société industrielle, la reconstruction, la société de consommation, etc.).

La mise en résonance de ces différentes formes de pensées (critiques, utopiques, techniques, esthétiques, politiques) permet de construire des visions qui jouent un rôle essentiel dans la fabrique urbaine. Ces visions, mêlant desseins et dessins, idées et formes, images et usages, s'avèrent en effet indispensables pour vaincre la formidable inertie des systèmes urbains existants. Elles permettent de transformer un tissu complexe de contraintes, de défis et d'opportunités en projets urbains réalisables et de justifier éventuellement des destructions douloureuses.

Dans la construction de ces visions, la pensée utopique joue un rôle charnière, à mi chemin entre la théorie (ou l'idéologie) et la ville dessinée. Henri Lefèbvre écrit ainsi : « *Il faut distinguer « les utopistes [c'est à dire pour lui les théoriciens (ndlr)] des utopiens, autrement dit l'utopie abstraite de l'utopie concrète [...] La pensée utopique explore l'impossible ; la pensée utopienne dégage le possible* » (cité par Lambert dans sa préface au *New Babilon* de Constant, 1998, p.7). Rêveurs de cités idéales et concepteurs de villes réelles partagent en outre cette même conviction que le cadre urbain a le pouvoir de changer l'homme. Ils accordent souvent, aussi, la même place à la géométrie et au calcul mathématique dans le dessin de leurs cités, idéales ou réelles.

Le Familistère construit par Jean Baptiste Godin à Guise (entre 1859 et 1884) illustre bien le processus. Cette ville modèle de 3000 habitants a été la pro-

jection directe du concept de Phalanstère imaginé par Fourier en 1829, lui-même inspiré par les analyses critiques des fondateurs du socialisme. L'architecture (verrière, structures métalliques) utilise pleinement le savoir faire de l'industriel. La composition urbaine de cette utopie réalisée – absence de rue, bâtiments posés dans un parc – préfigure déjà celle des ensembles de logements sociaux qui seront construits un siècle plus tard.

— POURQUOI LE PROCESSUS DE « PROJECTION DE PENSÉE » NE FONCTIONNE PLUS ?

La relecture de Françoise Choay impose par ailleurs ce constat, pour le moins étonnant : *nos villes actuelles sont, pour l'essentiel, les projections de visions urbanistiques formulées il y a un siècle, elles même inspirées par des pensées utopiques datant de deux cents ans!* Un tel constat conduit évidemment à s'interroger sur les causes de notre incapacité à renouveler et « projeter » des visions de cités souhaitables. Elles sont en fait multiples :

La dispersion des finalités : Réduire la misère urbaine était un objectif relativement simple à définir (sinon à réaliser) pour les utopistes du début du 19^{ème} siècle, tant cette misère était patente et révoltante. Les objectifs visés par la notion de « ville durable » sont à la fois plus nombreux et plus complexes. On ne demande pas seulement à une telle ville d'être « prospère, sociale et écologique», elle doit aussi inventer de nouveaux modes de gouvernance et respecter les identités culturelles (Charte de Leipzig, 2007).

Le flottement des concepts : La plupart des concepts utilisés pour définir cette cité durable sont devenus flottants. La prospérité économique peut non seulement prendre de nombreuses formes (productive, résidentielle, créative, collaborative, etc.) mais elle doit aussi s'efforcer d'être résiliente et équitable. L'objectif de justice sociale doit désormais prendre en compte des notions à géométries très variables comme la mixité, l'inclusion, ou l'équité, qui débordent la seule notion d'égalité. La notion d'écologie urbaine doit intégrer de très nombreux critères (climat, énergie, biodiversité, etc.) qui ne sont pas spontanément compatibles. Le concept même de ville, associé historiquement à la notion de lieu, est interrogé par la multiplication des flux et de réseaux (Vanier, 2015).

La prise en compte des contextes : Le point commun des nouveaux concepts est qu'aucun d'eux ne peut se définir simplement. La notion de résilience ne signifie pas la même chose à New York, à Totness ou à Loos en Gohelle. Et il en est de même pour celles d'équité, de mixité, de citoyenneté ou de compacité. Ces « mots de la ville » ne peuvent prendre de sens que dans un contexte. Le principe d'une nécessaire prise en compte du contexte, inhérent à l'écologie

politique, écarte, par définition, la possibilité de modèles urbains universels. La théorie générale s'efface devant les cas particuliers.

Le foisonnement des solutions (*tableau 1*) : Au foisonnement des objectifs s'ajoute le foisonnement des solutions. L'ouverture des possibles concerne pratiquement tous les champs de la vie urbaine : les modèles économiques, la mobilité, les systèmes énergétiques, les pratiques sociales, la vie culturelle et même la place de la nature dans la ville. La combinaison entre technologies numériques, énergies renouvelables, mobilité électrique et stockage de l'électricité ouvre par ailleurs un champ d'exploration quasi illimité (Rifkin, 2010).

Thématique	Urbanisme, 20 ^{ème} siècle	Eco-urbanisme, 21 ^{ème} siècle
Economie	Zones d'activités, quartiers d'affaire	Economie cognitive, résidentielle, créative, circulaire, collaborative, servicielle, sociale et solidaire...
Social	Logement social, aide sociale	Foisonnement d'innovations sociales
Energie	Réseau de gaz et d'électricité	Une dizaine de filière « énergies renouvelables » et leurs variantes
Transport, mobilité	Auto, bus, vélo, piéton	Une dizaine de modes + hybrides + interfaces
Nature	Espace vert gazonné	Une trentaine d'usages de la nature en ville (récréatifs, climatiques, symboliques, nutritifs...)
Culture	Musée, opéra, théâtre, cinémas, bibliothèques...	Foisonnement de formes culturelles : arts de la rue, land art, mise en lumière, sculptures urbaines, graffiti...

Tableau 1 : Le foisonnement des solutions. (Haëntjens et Lemoine, 2015)

La dilatation des échelles : Le Corbusier proposait une de villes de trois millions d'habitants, échelle qu'il considérait comme optimale. Il faut aujourd'hui penser des mégapoles qui font dix fois cette taille, mais aussi des systèmes urbains nationaux ou continentaux.

L'ouverture du jeu d'acteurs : Le processus consistant à projeter la pensée d'un théoricien ou d'un chef politique inspiré dans les formes urbaines est par ailleurs de moins en moins accepté dans les pays développés. Dans la réalité, les villes contemporaines sont de plus en plus dessinées par l'addition de millions de choix individuels et de moins en moins par les choix des planificateurs. *C'est l'urbanisme de la vie privée* qui décide (Piron, 2014).

Ainsi, en quelques décennies, la problématique posée aux penseurs de l'urbain s'est dilatée dans toutes ses dimensions. Par rapport à la ville du 20^{ème} siècle, celle du 21^{ème} siècle doit relever sensiblement plus de défis, en mettant

en œuvre beaucoup plus de solutions, et en mobilisant un plus grand nombre d'acteurs. Elle doit aussi s'adapter à des situations (climatiques, écologiques, culturelles, socio économiques, etc.) plus diversifiées et articuler un plus grand nombre d'échelles.

— LA DYSTOPIE PLUTÔT QUE L'UTOPIE

À ces raisons déjà nombreuses, il faut encore ajouter la « panne d'utopies » qui a caractérisé une bonne partie du 20ème siècle. Dans un contexte intellectuel dominé par deux guerres mondiales et une guerre froide, les utopies positives ont eu quelque mal à trouver leur place. La confiance dans le Progrès n'était plus à l'ordre du jour. Les productions dominantes, incarnées par des œuvres comme la *Metropolis* de Fritz Lang (1927) ou *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley (1932), se sont positionnées sur le registre de la dystopie.

Il a fallu attendre les années 1960 pour que la pensée utopique appliquée à l'urbain connaisse un nouvel âge d'or, avec des visionnaires tels que Paul Maymont, Yona Friedman, Nicolas Schoeffler ou Peter Cook, qui échangeaient leurs idées dans des groupes comme le collectif anglais Archigram ou le GIAC (Groupe International d'Architecture Prospective)².

Ces auteurs se sont emparés de trois thèmes, nouveaux pour l'époque : l'épanouissement personnel, l'écologie politique, et la libération de l'homme par les communications, tout en les combinant avec ceux de leurs prédécesseurs en utopie.

En jouant avec ces thèmes, ils ont dessiné des villes cratères, des villes flottantes, des villes suspendues, des villes nomades, des villes « Pop » ou des villes « plug in » qui firent totalement exploser les représentations urbaines conventionnelles. Ils inspirèrent même quelques réalisations architecturales emblématiques, comme le « Centre Pompidou » à Paris (dont la filiation avec les visions d'Archigram est assumée).

Leurs visions étaient cependant trop immatures ou révolutionnaires pour inspirer de nouveaux modèles urbains. Dès les années 1970, suite aux premiers chocs pétroliers, la production d'utopies urbaines est revenue à un niveau d'étiage. La pensée utopique montante, l'écologie politique, formule alors peu de propositions sur la cité idéale. Fortement inspirée par le courant naturaliste, elle est majoritairement anti urbaine ou pro villageoise.

² Voir le dossier de l'exposition « Villes visionnaires. Hommage à Michel Ragon », qui s'est tenue au Fonds régional d'art contemporain (FRAC) à Orléans, du 19 septembre 2014 au 22 février 2015.

Il fallut attendre le milieu des années 1990 et les premiers éco-quartiers pour qu'un lien se tisse enfin entre des pensées inspirées de l'écologie et des projets urbains. Le plus souvent, ces liens se sont d'ailleurs tissés à initiative de communautés locales et non à celle de théoriciens de l'urbanisme ou de responsables politiques inspirés. Les écoquartiers ne promettent pas de changer la société mais seulement de vivre un peu mieux en polluant un peu moins. La production culturelle reste, quant à elle, fascinée par les dystopies. Comme le remarque Rob Hopkins dans le film *Demain*, nous consacrons beaucoup plus d'intelligence à imaginer des scénarios catastrophes qu'à décrire des cités radieuses.

Le mouvement des éco-quartiers introduit cependant une idée relativement nouvelle dans le processus de la fabrique urbaine : puisqu'on ne sait pas théoriser « ex ante » une cité idéale, il faut la penser en la fabriquant, par jeu d'essais et d'erreurs. Les écoquartiers sont en quelque sorte les « fab lab » d'une pensée urbaine qui ne parvient plus à se formuler dans les « think tank ».

— LES NOUVEAUX PRODUCTEURS D'UTOPIE

Depuis quelques années, la production d'idées et d'imaginaires sur la ville connaît un indéniab le renouveau, mais elle est désormais animée par plusieurs familles d'acteurs dont les finalités sont très différentes :

- Des théoriciens proposent de nouveaux concepts urbains, comme *les villes en transition* (Hopkins, 2010), *les villes diffuses*, ou les villes-territoires de la *troisième révolution industrielle* (Rifkin, 2010).
- Des maires visionnaires portent des projets urbains innovants, en s'appuyant sur les avis de techniciens avertis mais aussi sur des initiatives émanant de la société civile. Ils s'intéressent à des concepts comme *la ville créative* (Berlin, Nantes) ou *la ville à vivre* (Vancouver), *la ville abordable*, ou *la ville résiliente* (Loos en Gohelle).
- Des micro-sociétés locales multiplient les innovations dans tous les champs de l'urbain (mobilité douce, cultures en ville, partage, co-construction, financement participatif, etc.).
- Des artistes font émerger de nouveaux imaginaires urbains, en utilisant une large gamme de médias : bande dessinée, vidéo, graffiti, arts urbains, évènements éphémères (comme Burning man), land art (comme la biennale Estuaire à Nantes et Saint Nazaire).
- Des opérateurs de la construction proposent des modèles urbains intégrés (les macro-lots) utilisant toutes les possibilités des nouvelles technologies et promettant de concilier performance écologique et maîtrise des coûts.

- Les majors du numérique investissent massivement le champ de l'urbain et promettent l'avènement imminent de « villes intelligentes » capables éventuellement de se penser elles-mêmes. Leurs offres pourraient constituer un « idéal auto réalisateur » (Picon, 2013).

Les visions de ces acteurs sont certes loin de porter les mêmes valeurs et les mêmes niveaux de sincérité utopique mais elles témoignent d'un double mouvement : La cité, comme objet et cadre de la production d'idées, connaît un regain d'intérêt impressionnant, aussi bien dans les milieux intellectuels que dans les grandes entreprises, les institutions internationales (COP 21) ou l'opinion.

À l'évidence, le processus de projection a cessé de fonctionner. La voie royale qui allait du penseur au politique puis du politique au bâtisseur n'est plus qu'un des chemins possibles dans un système de tissage intellectuel qui croise les propositions venant tous les coins de la cité : du haut et du bas, de la puissance publique et des acteurs économiques, de l'innovation sociale et de l'innovation technique.

— QUELQUES MODÈLES URBAINS POUR LE 21^{ÈME} SIÈCLE

Cette approche par le tissage n'en est qu'à ses débuts. Et la figure pacifique de la tapisserie ne doit certes pas nous abuser. Chacun des acteurs décrits plus haut cherchera naturellement à tirer les fils dans la direction qui lui convient. Le foisonnement d'idées et de propositions ne suffit donc pas à produire une, ou des, pensée(s).

Pour autant, nous voyons déjà émerger quelques archétypes urbains qui, sans constituer des utopies abouties, tendent à se positionner comme des visions de référence à partir desquelles de nombreuses combinaisons peuvent s'imaginer (Haëntjens et Lemoine, 2015).

L'archétype de la **petite ville frugale** est le plus proche de l'esprit « small is beautiful » ou « retour au village » affirmé par les premiers écoquartiers des années 1990. Il propose une alternative à la métropole compétitive en misant à la fois sur une relative frugalité dans le fonctionnement de la cité, une valorisation maximale des ressources locales (circuits courts, énergies renouvelables, architecture vernaculaire) et une échelle humaine. Il intéresse particulièrement les petites villes éloignées de la dynamique des grands centres urbains, vivant déjà en symbiose avec leur environnement naturel.

L'**écométropole** assume sans complexe son urbanité, sa modernité et son intégration dans une économie mondialisée, mais elle s'efforce de les rendre compatibles avec une ambition écologique élevée. Elle peut même, comme Vienne ou Copenhague, fonder son attractivité et son image internationale sur cette ambition écologique.

La smart city compte plus sur la technologie que sur une modification des comportements pour atteindre un haut niveau de performance écologique. Elle est pilotée par des ordinateurs qui utilisent en temps réel toutes les données disponibles sur la vie urbaine (trafic, consommations d'énergie, communications, etc.). Elle renouvelle le thème du « salut par la technique » grâce aux technologies numériques couplées avec les énergies renouvelables, le stockage de l'électricité et la mobilité électrique. Elle propose aussi d'améliorer la gestion des systèmes urbains par une gouvernance numérique permettant à chaque citoyen d'être informé et consulté en temps réel pour les décisions importantes.

La ville créative développe l'idée que les meilleures réponses aux défis écologiques, économiques et sociaux viendront d'individus ou de communautés locales ayant de fortes capacités d'adaptation. Elle accorde plus d'importance aux dimensions humaines, culturelles et sociétales du changement qu'aux réponses techniques. Elle s'intéresse plus aux pratiques qu'aux machines. La ville créative, c'est aussi celle de l'autoconstruction et du « do-it-yourself ». Elle encourage l'appropriation créative des espaces publics, la mise en culture (au double sens du terme) de la ville... Elle privilégie l'idée qu'il n'y a pas de meilleure façon de s'approprier une ville que de la fabriquer soi-même.

La ville loisir développe l'idée que, dans les sociétés modernes, tertiaires et connectées par des réseaux numériques, les citoyens n'ont plus aucune raison objective de s'entasser dans des mégapoles saturées. Et ce d'autant que le temps productif ne représente qu'une part de plus en plus faible du temps vécu. Le bureau, et plus encore la tour de bureau, serait donc un modèle urbain déjà dépassé (Marzloff, 2014). L'avenir, ce serait cette civilisation des loisirs entrevue par le sociologue Joffre Dumazedier il y a déjà cinquante ans (Dumazedier et Ripert, 1966). Sur le plan esthétique, elle cherche à se démarquer des villes cubiques et fonctionnelles en privilégiant les formes architecturales balnéaires ou néo régionales. Le rapport à l'eau y joue souvent un rôle important.

Le thème de la **mégapole verte (ou verdie)** est enfin développé par quelques villes mondiales (Paris, New York, Singapour) souhaitant affirmer un positionnement « écocompatibles ». Si cet archétype vertical fait peu rêver les occidentaux, il conserve un fort pouvoir de fascination dans les pays émergents, en particulier en Asie. En exploitant le thème de l'écodensité, des villes comme Singapour³ essaient ainsi de montrer que l'urbanisme vertical pouvait, dans certaines conditions, être compatible avec une qualité environnementale acceptable.

3 Singapour accueille environ 1 millième de la population mondiale. Si toutes les villes du monde étaient aussi denses que Singapour, la surface urbanisée n'occuperait que 0,5% des terres disponibles, contre presque 10% dans un pays comme la France. Voir l'exposition 1000 Singapours, Cité de l'Architecture et du Patrimoine, juin septembre 2015.

— LES VALEURS ET LES IMAGINAIRES DERRIÈRE LES MODÈLES

Ces archétypes se distinguent par la place qu'ils accordent à différentes valeurs ou thèmes utopiques. S'ils reprennent pour partie les thèmes chers aux urbanistes du 20^{ème} siècle – le fonctionnalisme, l'hygiénisme, le culturalisme – ils les modernisent et les combinent ceux des années 1960, comme l'écologie politique, l'hédonisme, ou le « salut par le numérique ». Ils sont certes loin de disposer de la force et de la cohérence qui inspiraient, au siècle dernier, les projets de Cités Radieuses, de Cités Jardins ou de « villes de trois millions d'habitants ». Leur bagage théorique est parfois léger et le reproche d'éco-blanchiment (green washing) peut souvent leur être adressé. Ils constituent néanmoins aujourd'hui les principaux repères à partir desquels de nouvelles pensées sur les villes tentent de se refonder.

Chacun de ces archétypes propose en effet un *système urbain* relativement cohérent à la fois avec un contexte et un système de valeurs. C'est par cette cohérence qu'ils s'approchent de la pensée utopique.

Le temps où un Oscar Niemeyer pouvait projeter sur un territoire vierge une Brasilia dont le plan évoquait la silhouette d'un oiseau paraît donc bien révolu (et il ne faut certainement pas le regretter). À la « geste urbaine » fulgurante de leurs prédécesseurs, les urbanistes contemporains préfèrent nettement le lent travail de la tapisserie. Même les modèles que l'on pourrait penser les plus théorisés, comme les smart cities, procèdent de l'assemblage. Ainsi, Songdo, la smart city modèle du continent asiatique, a emprunté des « morceaux de villes » à différentes cités de la planète.

Les cités déjà constituées s'organisent en villes patchwork, en faisant cohabiter, à quelques encablures, des quartiers d'affaires, des quartiers alternatifs, des écoquartiers, des fermes urbaines et quelques potagers collectifs. Tout se passe comme si, faute de vision claire d'un idéal urbain, chaque cité répartissait ses mises en jouant simultanément sur différents modèles.

	Petite ville frugale	Eco-métropole	Smart city	Ville loisir	Ville créative	Mégapole éco-compatible
Valeurs dominantes	Résilience, convivialité, écologie	Eco exemplarité, citoyeneté	Eco modernité, efficacité écologique	Hédonisme, qualité de vie	Epanouissement personnel	Efficacité économique
Références théoriques	Rob Hopkins Città slow	Ville durable européenne	Jeremy Rifkin	Joffre. Dumazedier	Richard Florida	
Économie	Circulaire, collaborative	Productive, tertiaire, résidentielle	Clean tech, 3e révolution industrielle	Résidentielle, touristique	Créative, culturelle	Financière, mondialisée
Forme urbaine	Ville petite ou moyenne	Métropole	Adaptable	Ludique, balnéaire	Friches, lofts	Verticale, mégapoles
Modes de mobilité	Actifs (marche, vélo)	Actifs + transports collectifs	Mobilité électrique propre	Actifs, ludiques	Actifs, ludiques	Métro, ascenseurs
Rapport à la nature	Nutritif, proche	Récréatif, éducatif, hygiéniste	Récréatif, « hors sol », aseptisé	Récréatif	Artistique, récréatif	Décoratif
Gouvernance	Conviviale, spontanée	Élaborée, responsable	Numérique, participative	Par le loisir	Par le faire	Par le marché

Tableau 2 : Quelques archétypes de villes (se voulant) durables (Haëntjens & Lemoine, 2015)

— COMMENT RÉINTRODUIRE DE LA VISION DANS LA FABRIQUE URBAINE

Une telle situation témoigne à minima d'une ouverture d'esprit par rapport à la période précédente, qui fut dominée par la reproduction, à l'échelle planétaire, de quelques objets urbains standardisés. Elle porte cependant le risque de voir s'imposer une sorte de « relativisme urbain » admettant l'idée que toutes les formes urbaines (comme toutes les cultures) seraient également pertinentes. Le résultat le plus probable d'un tel flottement intellectuel sera de laisser le champ libre aux puissances économiques (et notamment aux majors du BTP et du numérique) qui ont, elles, des idées de plus en plus précises sur la cité souhaitable. Le foisonnement des initiatives ne doit pas nous faire oublier la formidable partie qui est en train de s'engager derrière le scintillement des images virtuelles. Qui pensera la ville demain? Qui la décidera? Qui en tirera de la valeur? Produira-t-elle seulement des rentes ou fera-t-elle progresser le bien commun? On voit déjà s'esquisser, derrière les discours apparemment consensuels sur la ville intelligente, une opposition sourde entre deux visions radicalement opposées de la cité souhaitable : celle, locale, de citoyens cherchant à prendre en main leur destin collectif ; celle,

mondialisée, d'un capitalisme réticulaire ayant compris le formidable potentiel économique que représente le champ de l'urbain.

La production de « visions de cités souhaitables » est donc l'une des grandes questions auxquelles devront répondre les responsables politiques, locaux et nationaux, au cours des prochaines années. Ils auront en effet peu de chances de relever les défis économiques, sociaux, et écologiques de notre temps s'ils ne s'intéressent pas à l'organisation urbaine, et ils auront peu de chance d'agir efficacement sur les systèmes urbains s'ils ne disposent pas de visions. C'est aussi à l'échelle des villes et des territoires que se posent les questions qui intéressent en premier chef les citoyens (le logement, la mobilité, la sécurité, l'emploi).

L'observation des villes qui ont réussi, depuis quelques années, à prendre en main leur destin montre qu'elles ont joué simultanément sur différents registres pour se penser un avenir : le partage d'une réflexion commune, la multiplication des expérimentations, l'anticipation de situations critiques, la référence à une identité culturelle forte, la stimulation des imaginaires collectifs, etc. (Haëntjens, 2009). Elles ont aussi su tisser des transversalités et des cohérences entre ces différentes approches. Au lieu d'imposer une vision, leurs responsables politiques ont fait en sorte que celle-ci se dégage et s'affirme progressivement. C'est après avoir œuvré pendant plus de quinze ans sur son espace public et les mobilités douces que Copenhague a pu affirmer, en 2007, son ambition d'être une « métropole écologique exemplaire pour l'humanité ». Elles devront aussi convaincre des partenaires institutionnels - administrations nationales ou supra-nationales - qui sont naturellement peu portés vers l'utopie, et qui, faute de visions, sont aujourd'hui tentés d'accumuler les normes au nom du principe de précaution.

— DE LA PROJECTION AU TISSAGE

Le processus de « projection de pensée » qui a permis aux grands thèmes utopiques du 19ème siècle de s'incarner dans des modèles urbains du 20ème semble donc bien révolu. Tout indique que ce sera plutôt en partant d'utopies réalisées et localisées que pourront se construire de nouvelles visions de cités souhaitables et de nouvelles pensées sur la ville. Entre la voie autoritaire et descendante de la projection, et la voie foisonnante mais incertaine de la « libération des initiatives », une position médiane est en train de s'inventer qui relève de l'utopie urbaine partagée (urbatopie) et du tissage permanent entre idéaux et expérimentations.

Ce changement de paradigme dans le processus de la fabrique urbaine interroge tous les acteurs concernés ; dont, en premier chef, ceux qui ont pour mission de produire et de diffuser des idées sur les villes.

— BIBLIOGRAPHIE

- Choay, F. (1979). *L'urbanisme, utopies et réalité, une anthologie*. Paris : Seuil.
- Dumazedier, J. et Ripert, A. (1966). *Le loisir et la ville*. Paris : Seuil.
- Haëntjens, J. (2009). *Urbatopies, ces villes qui inventent le XXI^e siècle*. La Tour d'Aigues : l'Aube.
- Haentjens, J. et Lemoine, S. (2015). *Eco-urbanisme, défis planétaires, solutions urbaines*. Montréal : Ecosociété.
- Huxley, A. (1932). *Brave new world (Le Meilleur des Mondes)*. Paris : Pocket.
- Hopkins, R. (2010). *Manuel de Transition*. Montréal : Ecosociété
- Lambert, J.C. (1998). Préface. In Constant (dir), *New Babylon: Art et utopie, textes situationnistes*. Paris : Cercle d'art.
- Lussault, M. et Lévy, J. (dir) (2003). *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris : Belin.
- Marzloff, B. (2014). *Sans bureau fixe, transition du travail, transition des mobilités*. Limoges : Fyp.
- Picon, A. (2013). *La smart city, théorie et critique d'un idéal auto-réalisateur*. Paris : B2.
- Piron, P. (2014). *L'urbanisme de la vie privée*. La Tour d'Aigues : l'Aube.
- Rifkin, R. (2010). *La troisième révolution industrielle*. Paris : Les liens qui libèrent.
- Theys, J. (dir) (2014). *Repenser les villes dans la société post carbone*. Paris : Ministère de l'Ecologie.
- Vanier, M. (2015). *Demain les territoires, capitalisme réticulaire et espaces politiques*. Paris : Hermann.

— FILMOGRAPHIE

- Metropolis*. Lang, F. (1927).
- Demain*. Dion, C. et Laurent, M. (2016).